Mon Histoire

Anne fiancée de Louis XIII

JOURNAL D'UNE FUTURE REINE DE FRANCE, 1615-1617

Isabelle Duquesnoy

Extrait de la publication

GALLIMARD JEUNESSE

Mon Histoire

Portrait en couverture : Henri Galeron

© Gallimard Jeunesse, 2012, pour le texte

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Isabelle Duquesnoy

Anne, fiancée de Louis XIII

Journal d'une future reine de France, 1615-1617

Gallimard Jeunesse

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Mercredi 14 octobre 1615

La route est longue et ennuyeuse, le temps est maussade et j'ai des fourmis dans les jambes. Rien n'est plus malaisé que d'écrire dans un carrosse ! Heureusement, Doña Estefania, ma première dame de chambre, assise sur l'autre banquette, me tient l'encrier, en priant le ciel de ne pas tacher sa robe à chaque secousse. L'envie d'écrire ce journal m'est venue ce matin, lorsque le paysage monotone qui défilait devant nos yeux m'engourdissait l'esprit. Quelle bonne idée ! Même si j'ai peu l'habitude d'écrire, tenir un journal c'est un peu comme se confier à une amie fidèle, qui jamais ne trahira mes confidences. Pour une princesse de mon rang, il est très difficile d'avoir un jardin secret ; je n'ai pas le droit de rester seule un instant.

Je suis en route pour la France car mon père m'a promise en mariage au roi Louis XIII, déclaré majeur depuis l'année dernière. Le roi de France a quatorze ans, tout comme moi.

Extrait de la publication

Je m'appelle Anna Maria Mauricia. Je suis infante d'Espagne, infante du Portugal, archiduchesse d'Autriche, princesse de Bourgogne et princesse des Pays-Bas. Mon père est le roi Philippe III d'Espagne ; ma douce mère était l'archiduchesse Marguerite d'Autriche. Elle est morte lorsque j'avais dix ans, en mettant au monde son huitième enfant, qui n'a pas longtemps survécu.

Pauvre maman ! Comme j'aimerais aujourd'hui sentir votre main sur la mienne et entendre votre voix qui apaisait si bien mes inquiétudes... Oui, je suis inquiète, ou plus précisément perdue. Mais aussi curieuse.

Notre mariage est une sorte d'échange proposé par mon père à la couronne de France afin que cessent définitivement les guerres entre nos deux pays : j'épouse le roi Louis XIII et je deviendrai bientôt reine de France, tandis que mon jeune frère Philippe épousera la princesse Élisabeth de France, sœur de Louis XIII, qui deviendra un jour reine d'Espagne lorsque mon frère héritera du trône. Cette idée de mon père est comme un troc : chaque pays donne une princesse.

Nous avons été officiellement fiancés lorsque nous avions dix ans. Un ambassadeur m'a raconté que les Parisiens étaient très heureux de cette nouvelle, et qu'ils avaient festoyé pendant trois jours en l'honneur de nos doubles fiançailles. Selon l'exigence de mon père, tous les membres de la cour d'Espagne ont été obligés de m'appeler « Majesté » et de me servir à genoux. J'étais

un peu embarrassée, puis je me suis bien vite habituée à être traitée comme une reine.

Le temps a vite passé, j'étais vraiment impatiente de découvrir ma nouvelle vie ; mon père a surveillé mon éducation et j'avais hâte de me montrer digne des charges et des devoirs qui incombent aux reines.

Parfois, lorsque je me sens très tourmentée, je me parle à moi-même. Je me dis : « Calme-toi, Anne... *No te preocupes*... Calme-toi. »

Aujourd'hui, je suis là, assise sur le capiton de soie d'un carrosse tiré par quatre chevaux, secouée comme un royal sac de noisettes, les yeux rougis de larmes et deux minutes après, je ris aux éclats.

Je n'ai jamais rencontré Louis, mon fiancé ; il n'est pas d'usage qu'un roi sorte de son pays excepté pour conduire une guerre. Les communications entre rois et reines passent toujours par des ambassadeurs et nos mariages ont lieu par procuration. Le mariage du roi de France avec une princesse d'Espagne n'est pas un motif pour déranger Sa Majesté ! Pourtant, je l'avoue, j'espérais secrètement que Louis viendrait m'accueillir ou me saluer... Mais le roi Louis XIII de France n'est pas venu demander ma main et mon éducation m'interdit d'en être déçue.

J'ai pu admirer son portrait sur un médaillon envoyé par ma future belle-mère, Marie de Médicis. Je l'ai trouvé assez plaisant. Ce jour-là, mes dames de cour espagnoles

étaient rassemblées autour de moi, très impatientes de découvrir son visage. Mon cœur battait, j'étouffais dans mon corset trop serré, pourtant je m'amusais à faire durer leur attente, en dénouant très lentement les rubans de soie bleue. Enfin, le portrait apparut.

– *Madre de Dios !* s'exclama ma première dame. Quel beau mari on vous donne !

De son côté, Louis avait dû recevoir une peinture me représentant, sur laquelle il découvrirait mes cheveux aux reflets blonds, mes yeux verts et ma lèvre inférieure un peu tombante, signe que je suis bien une descendante de la dynastie des Habsbourg.

En cas d'annulation de notre mariage, si un jour le roi ne voulait plus de moi, je pourrais me retirer où je voudrais, avec tous mes biens, reprendre ma dot, mes bijoux, mes vêtements, ma vaisselle et mon mobilier d'argent.

Mais cela n'arrivera jamais ! J'ai tant prié pour réaliser ce rêve ! Des heures et des heures à genoux, dans l'oratoire de nos appartements et dans la chapelle de notre palais de Madrid. Je récitais toutes les prières que maman m'avait apprises pour que Dieu exauce les souhaits de mon père et qu'Il me guide afin que j'exerce convenablement ma charge.

Le ciel m'a déjà envoyé quelques signes qui prouvent que notre mariage sera béni !

– Nous sommes nés le même mois et la même année.

– Nos noms, Louis de Bourbon et Anne d'Autriche, sont composés de quatorze lettres chacun.

Extrait de la publication

– L'ensemble de nos lettres forme le message : *Oh, bon lien sacré du très bon Dieu.*

Il est vrai que cela n'a pas beaucoup de sens, mais n'est-ce pas tout de même troublant ?

J'ai hâte de découvrir la France, l'élégance de la cour et le palais du Louvre, mais je suis également bouleversée de quitter mon cher pays, d'être séparée de mes frères et sœurs pour toujours. Les princesses d'Europe ne sont jamais éduquées par leurs parents ; on les confie, dès leur plus jeune âge, aux soins d'une nourrice et, plus tard, de précepteurs sévères ayant le droit de les fouetter. Ma mère, la reine Marguerite, n'a jamais accepté d'être séparée de ses enfants ; nous vivions près d'elle, nous nous cachions sous ses larges jupes à vertugadin et nous apprenions nos leçons de religion avec plaisir, afin qu'elle en tire honneur et contentement. Nous visitions ensemble des couvents, nous adorions les mêmes reliques. Puis, lorsque la mort l'a impitoyablement arrachée de nos bras, notre père a refusé de nous confier aux dames de cour et précepteurs qui ont tout pouvoir ; des professeurs venaient nous enseigner l'art de la danse, l'histoire des royaumes d'Europe ainsi que les premières notions de français.

À dix ans, malgré l'immense chagrin de perdre ma mère, je me suis occupée moi-même de mes frères et sœurs, car je suis l'aînée. Ils m'appelaient « Maman » et je me suis toujours efforcée de mériter ce nom, car il n'en existe pas de plus beau dans une vie.

Extrait de la publication

Je crains, par mon départ, de leur faire revivre une seconde fois la perte d'une mère. Oh, mes chers amours ! Mon courageux Philippe, ma douce Marie-Anne, mes petits Charles et Ferdinand et puis ma belle Marguerite-Françoise, qui n'a que cinq ans et dont j'ai tant brossé les longs cheveux...

Comment vous fera-t-on accepter mon absence ? Me pardonnerez-vous ?

Et voilà, les larmes me montent aux yeux !

Mon père tient à impressionner les Français en montrant que sa fille est actuellement la princesse du plus haut rang des cours européennes ; il m'accompagne sur une partie du voyage, jusqu'à Fontarabie. Puis, à la rivière Bidassoa, représentant la frontière entre nos deux pays, « l'échange » de princesses aura lieu.

Nous avons fait en sorte que la richesse de mon équipage rappelle à la cour de France que je suis l'arrière-petite-fille de Charles Quint. Douze malles et vingt-deux coffres sont tirés par des mules et des chevaux ; mon cortège est si long que je n'en vois ni le début ni la fin en sortant ma tête par la portière.

Pour mon propre lit, j'emporte soixante draps et cinquante taies d'oreiller. Pour ma toilette personnelle, j'ai prévu soixante-douze mouchoirs en toile de Hollande ainsi que vingt-quatre petits linges pour le nettoyage de mes dents. Deux chariots transportent toutes mes pièces de velours ainsi que les trois cent soixante rubans assortis

à mes cheveux blonds et à chacune de mes robes. L'ensemble de ma garde-robe ainsi que mes objets religieux, la vaisselle d'argent pour les jours ordinaires sont tirés sur des chariots numérotés. Les plateaux de présentation de mes fraises à roue de moulin et collerettes, mes accessoires de toilette et le brasero pour mon eau chaude du matin sont en fin de cortège et cela est bien dommage : j'ai froid aux pieds ! Le plancher du carrosse est gelé par les projections de boue glacée que les sabots des chevaux nous envoient. L'humidité froide transperce les planches ; le tapis de laine brodé à mes armoiries est trempé.

Ma première dame de chambre a repoussé un coffre qu'elle gardait sous ses jupes en disant d'une façon très naturelle : « *Ponga los pies aquí !* »

Sur ma cassette à bijoux ?

Le simple fait de m'avoir suggéré de « poser mes pieds ici » m'autoriserait à faire bouillir la langue de n'importe quel membre de la cour, mais Doña Estefania m'a élevée et restera toujours ma première dame de chambre. Cela lui confère certains privilèges que mes autres dames lui jalousent : elle n'est pas obligée d'attendre que je la questionne pour me parler et, d'un simple regard, elle comprend mes attentes. Sa façon d'articuler un peu rude est l'expression de ses peurs maternelles ; il est vrai qu'elle me protège trop ! Mais je serais bien injuste de lui reprocher son amour, fût-il parfois démesuré.

À l'Alcázar de Madrid, on murmure que l'avis d'une femme n'a guère d'importance, mais que celui qui ne la

Extrait de la publication

consulte pas est un sot. Je suis un peu têtue, mais non sotte : j'ai donc posé mes pieds gelés sur le coffre. Aussitôt, Doña Estefania s'est courbée pour me déchausser et me frictionner les orteils avec un peu de vin.

Le coffre est orné de ferrures d'acier sculpté, fermé par deux serrures inviolables. En rassemblant mes bijoux pour ce long voyage, j'ai réalisé leur nombre et leur grande valeur. Mes préférés sont ceux qui appartenaient jadis à Maman ; j'ose à peine les toucher, comme si je n'avais pas encore mérité l'immense honneur de lui succéder devant son miroir. Je n'aime pas me regarder, je déteste ces femmes qui restent des heures en admiration devant leur propre reflet ; ma mère disait souvent qu'« un vieil ami est le plus fidèle des miroirs ». Elle avait raison, je me vois dans le regard de la vieille Doña Estefania qui ne m'a jamais déçue.

De l'autre côté de la frontière, en territoire français, la princesse Élisabeth de Bourbon vit les mêmes heures que moi, entourée d'une probable longue rangée de soldats, escortée de chariots et de malles remplies de richesses en complément de sa dot. Elle a treize ans et son fiancé, mon frère Philippe, en a douze.

Est-elle impatiente ou accablée par son destin ?

J'éprouve des sentiments étranges et contradictoires, changeant d'une heure à l'autre, mais je suis fière de devenir reine de France.

Extrait de la publication

Dans mon Espagne natale, les femmes peuvent régner : en cas de décès de mes frères, je peux réclamer le trône d'Espagne ! Mon père doit payer cinq cent mille écus d'or, prix de ma renonciation à ce trône. De son côté, Louis s'est engagé à me verser vingt et un mille écus d'or chaque année, afin de me garantir les moyens convenables nécessaires à mon entretien ; ne suis-je pas fille et future femme de très grands rois ?

Nous devons faire une halte de quelques heures pour déjeuner et reposer les chevaux. J'ai grand-faim ! Comme il n'est pas question que je pénètre dans une auberge ni que je m'asseye dans la même salle que des inconnus, mes dames de cour se chargent de transmettre mes désirs. J'avais très envie de mordre dans un rôti de cygne ou de paon, puis de tremper quelques tartines de pain dans un ragoût de perdreaux ou dans la sauce d'un chapon bien huilé. Mais hélas, les conditions de voyage ne se prêtent guère à ce genre de caprice gastronomique.

Les pieds enfoncés dans la boue jusqu'aux chevilles, de jeunes domestiques au service de l'auberge sont venus nous proposer une omelette au lard et des fromages puants. J'ai fait une petite moue en tournant la tête puis, d'une voix à peine audible, j'ai répété cette simple phrase avec laquelle j'ai toujours réussi à décourager mon auditoire :

– *No entiendo... no entiendo...*

Connaissant parfaitement mes goûts, ma bonne Doña Estefania s'est dressée brusquement pour s'interposer.

– Puisque Sa Majesté vous répète qu'elle ne comprend pas, n'insistez pas ! Il ne saurait être question de déjeuner comme un soldat de garnison. Faites porter du beurre, du sel, une belle miche de pain bien croustillante et du vin clairet de Bordeaux.

Encore combien d'heures de voyage ?

Mon impatience et mon excitation seront-elles récompensées par un accueil chaleureux du roi Louis XIII de France ?

Mon père a souhaité de toutes ses forces ce mariage – je devrais dire, ces mariages. Pendant des années, je l'ai vu dicter de nombreuses correspondances, envoyer plusieurs ambassadeurs à la cour de France pour tenter de renverser le refus catégorique du roi Henri IV. Mon père était vraiment découragé chaque fois que son ambassadeur revenait chargé de transmettre une réponse négative. Puis un jour, après l'assassinat du roi Henri IV, mon père se souvint de ce que maman répétait : quand on veut obtenir une chose, mieux vaut faire semblant de la dédaigner.

On ne dépêcha plus aucun messager et mon père n'écrivit plus de lettre à ce sujet.

Peu de temps après, nous eûmes la surprise de recevoir la visite d'un ambassadeur de la régente de France, Marie de Médicis, souhaitant reprendre les échanges et les correspondances en vue d'un mariage entre son fils Louis XIII et moi, Anne d'Autriche. Je n'ai pas assisté à l'entretien qu'eurent mon père et l'ambassadeur, mais on

me fit savoir que je devais néanmoins rencontrer ce dernier, afin de lui dire quelques mots de français. Il admira ma taille, la couleur de mes yeux, le reflet blond de mes cheveux et parut soulagé que je ne fusse pas contrefaite ni d'une laideur repoussante.

Il aura donc fallu la mort violente du roi, le silence hautain de mon père ainsi qu'un examen de mes dispositions pour que je devienne à mon tour reine de France !

Vendredi 16 octobre 1615

Une journée comme je les déteste.

Nous sommes à Burgos, au monastère de Las Huelgas. Mon frère et moi avons fait dire des neuvaines pour le succès de nos prochains mariages.

Puis j'ai signé ma renonciation officielle : il s'agissait du fameux document, entièrement écrit de ma main, promettant que jamais je ne réclamerais la succession du trône de mon père ni celle de ma mère. Tandis que ma main tremblait, accrochée à la plume, je ressentais déjà le cruel déchirement de la séparation de tout ce que fut mon enfance. Mais cette renonciation officielle était l'une des conditions de mon mariage.

Mon père est venu me voir ce soir. Nous sommes restés assis l'un en face de l'autre, sans pouvoir dire un mot. Sa

Extrait de la publication

main serrait la mienne. Si je n'étais pas infante d'Espagne, je le supplierais de me ramener au palais, et que nous ne parlions plus jamais d'être séparés.

J'ai beaucoup désiré cette union mais, malgré mon chagrin, je dois rester digne.

L'escorte de la princesse Élisabeth de France ayant pris un peu de retard, nous pouvons nous accorder un moment de repos dans ce merveilleux monastère. Vais-je contrarier la paix de cet endroit alors que je suis escortée de mille cinq cents chevaux et quatre mille hommes à pied ?

J'aime respirer l'air frais du cloître, puis entrer dans la nef centrale de l'église et prier devant les tombeaux de mes ancêtres. Ce monastère est à la fois un lieu de sépulture royale, et de retraite spirituelle réservée aux dames de la haute noblesse. Beaucoup de jeunes filles d'excellentes familles viennent ici recevoir la meilleure instruction, sous la protection de l'abbesse Anna de Austria. Les familles catholiques aiment nommer leurs filles Anna ou Anne pour honorer la mère de la Vierge Marie.

Une nouvelle désagréable :

Une de mes dames de cour, la comtesse de La Torre, réputée pour sa langue fielleuse, prétend que Louis ne m'aimera pas car il souhaitera rester fidèle à la mémoire de son père et me considérera toujours comme une ennemie de son pays.

Extrait de la publication

Je sais bien, moi, que nous nous entendrons bien et qu'il finira par m'apprécier !

Mon mariage par procuration sera célébré tout à l'heure, dans la cathédrale de Burgos ; mon fiancé sera remplacé par le duc de Lerme, premier ministre de mon père. C'est assez rebutant de me marier avec mon jeune et beau Louis XIII de France représenté par un vieux ministre espagnol ! Le pire de tout, c'est que je devrai le regarder dans les yeux au moment de promettre ma fidélité ! Comment ce sinistre favori de mon père peut-il remplacer le roi ? Il a plus de soixante ans !

Calme-toi, Anne... et n'oublie jamais : nous n'avons que quatorze ans, mais ce mariage comporte une grande importance pour garantir la paix entre nos deux pays.

Il me faudra faire preuve de beaucoup de volonté pour prononcer un « oui » ferme et gai, que tous les témoins devront entendre.

Voilà...

Pour m'apaiser je pense à mon habillement. Quelle robe vais-je porter ?

– N'importe laquelle ! marmonne Estefania, redoutant d'être éloignée de mon service après le mariage.

– Louis XIII me croit laide et défigurée par la petite vérole que j'avais attrapée après nos fiançailles. Je pense qu'il sera bien surpris de constater lui-même que je n'en garde aucune cicatrice... Et je ne veux pas qu'on lui rapporte que j'étais mal fagotée pour notre mariage !

Extrait de la publication

Sous nos jupes à vertugadin, nous portons des culottes à longues jambes, exactement comme les hommes. Ces culottes sont attachées à une sorte de pourpoint par des jarretières ou des ferrets. Les bas de soie d'Espagne sont à la mode dans toute l'Europe ; nous les portons toujours de couleur vive : jaunes, rouges, violets, verts...

Malgré la rigueur du temps et l'humidité, je chausserai des souliers italiens à hauts talons car les souliers blancs français ne sont plus à la mode. Mes dames de cour prétendent que les Françaises de la haute noblesse ne portent plus de fraise à roue de moulin autour du cou et l'ont remplacée par un haut col en éventail, maintenu par du fil de fer et garni de dentelles de fils d'or. Généralement, au sortir de leur carrosse, les femmes élégantes se plaquent un masque sur le visage pour éviter de brunir ; une peau blanche comme du lait est plus appréciée qu'un teint d'olive. Je ne porterai pas ce masque pour une simple raison : le climat orageux d'aujourd'hui annonce surtout de la pluie.

Je mettrai un corsage de satin vert (assorti à mes yeux) orné de broderies d'or (qui rappellent la couleur de mes cheveux). Mes dames fixeront par-dessus un bustier d'ivoire et de nacre. De longues manches entonnoir et la taille allongée en pointe achèveront de me grandir un peu, car je suis plutôt petite pour mon âge.

Je serai poudrée et coiffée d'un chignon en forme de poire, dans lequel seront piquées des épingles de diamants et de perles.

Extrait de la publication

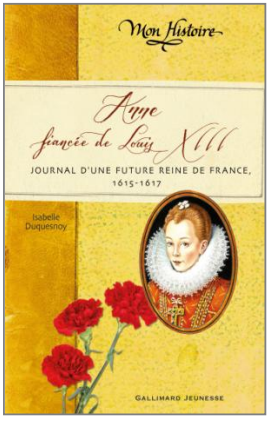
Mise en pages : Karine Benoit

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse

N° d'édition : 241913
Dépôt légal : août 2012
ISBN : 978-2-07-064709-5

Imprimé en Italie par L.E.G.O., Lavis (Trento)

Extrait de la publication



Anne, fiancée de Louis XIII
Isabelle Duquesnoy

Cette édition électronique du livre
Anne, fiancée de Louis XIII d'Isabelle Duquesnoy
a été réalisée le 13 septembre 2012
par les Éditions Gallimard Jeunesse.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070647095 - Numéro d'édition : 241913).
Code Sodis : N52384 - ISBN : 9782075025034
Numéro d'édition : 241915.

Extrait de la publication